

Trio brûlant dans une Corée de cendres

Lee Chang-dong signe son film le plus abstrait, le plus beau, le plus surprenant, entre thriller et brûlot social

BURNING



Le Monde

Enfin Burning! Sixième long-métrage du Coréen Lee Chang-dong et Palme d'or du dernier Festival de Cannes. Du moins la palme qu'un certain nombre de festivaliers avaient espérée intensément et augurée en vain. A-t-elle moins de valeur que la vraie (*Une affaire de famille*, du Japonais Hirokazu Kore-Eda)? Rien n'est prouvé. Un jury et un palmarès plus propices à l'engagement social qu'à la sorcellerie esthétique auront simplement privilégié un certain type d'œuvres contre d'autres.

L'ironie du sort veut que Lee Chang-dong, grand nom du cinéma coréen, soit l'auteur d'une œuvre qui n'a jamais reculé devant la critique politique et sociale. Il signe simplement avec Burning son film le plus abstrait, le plus étrange, le plus surprenant. Le plus beau aussi. Pour autant, il n'a rien lâché de cette acuité de regard qui fait de chacun de ses films une protestation cruelle contre les formes sourdes de barbarie qui caractérisent la société libérale avancée. Exaltation du narcissisme. Extension du domaine de l'indifférence. Effondrement des croyances et de la morale.

A bien y regarder, chaque film de Lee Chang-dong produit un corps qui se met en travers du système, au risque de la mort. L'affaire se joue ici sur les braises d'un trio-lisme désynchronisé, entre une fille et deux garçons. La fille se nomme Haemi. Déliée, maniérée,

Un ton de fin du jour, une exténuation des passions, un étouffement existentiel baignent « Burning »

fiévreuse. On la trouve au début du film en pom-pom girl aguiçant les passants à l'entrée d'une galerie commerciale. C'est là qu'elle rencontre Jongsu, aussi jeune qu'elle, grand garçon de peu de mots à l'air perdu, cachant sous ses silences une sensibilité à fleur de peau. C'est elle qui l'a reconnu. Ils allaient à l'école ensemble et il la trouvait « moche ».

Elle prend des cours de mime, veut devenir actrice. Il est fils de paysan, livreur, aspirant-écrivain. Ils se revoient, se désirent, se posèdent. Leur étreinte est de courte durée. Elle part pour plusieurs semaines en voyage en Afrique, lui laisse les clés de son appartement et le soin de nourrir un chat qui ne se montrera jamais. Dans son attente, il dort dans ses draps – lesquels, comme dit la chanson, s'en souviennent. A son retour, tandis qu'il l'attend à l'aéroport, une nouvelle donne se profile. Accompagnée d'un beau jeune homme désinvolte qu'elle vient de rencontrer dans l'avion, Haemi choisit de repartir avec ce dernier en Porsche, plutôt que dans l'utilitaire délabré de Jongsu, qui ne bronche pas.

Mélancolie stuporeuse

S'ouvre une période indécise, au cours de laquelle les trois jeunes gens se fréquentent, sans que Jongsu, subissant avec stoïcisme l'insupportable suffisance de Ben, puisse déterminer avec certitude les motivations de la jeune fille ni son implication dans la relation qu'elle mène avec ce dernier. A l'étape suivante, Haemi ne se contente plus d'être un mystère, elle devient une absence. Disparue, corps et biens. Jongsu, plongé dans une sorte de mélancolie stuporeuse coupée à la froide rage in-

térieure, se met à suivre Ben comme son ombre pour tenter de savoir où se trouve la jeune fille.

Arrêtons ici la description de ce récit aussi envoûtant qu'il est déroutant. Tous ceux qui n'exigent pas d'une œuvre d'art des réponses à tout prix devraient se laisser séduire par son indécidabilité. Le chat de Haemi existe-t-il? Haemi elle-même a-t-elle vraiment disparu? Ben fait-il brûler des serres par pur désœuvrement ou bluffe-t-il pour impressionner Jongsu et le tourner en dérision? Le désir de meurtre qui monte en ce dernier s'accomplit-il ou est-il la première pierre du roman qu'il se promet d'écrire?

Il est peut-être moins important de trancher que de se laisser saisir par l'atmosphère – climatique et morale, c'est tout un – qui prévaut dans le film. Un ton de fin du jour, une exténuation des passions, une lumière déclinante, un étouffement existentiel baignent *Burning*. Du tableau émanent d'inconcevables beautés, comme cette scène dans le jardin de Jongsu, enveloppée par la plainte de Miles Davis, où la jeune fille dénudée danse pour les deux garçons silencieux, leurs silhouettes se découpant dans le crépuscule qui tombe sur les contreforts séparant à l'horizon les deux Corées.

Ce déchirement de la beauté tient ici au sentiment soudain de la contiguïté entre ce qui unit et sépare les êtres. Le même constat nourrit, à bas bruit mais continûment, la colère contre l'iniquité sociale, le règne des apparences, la société du simulacre. La chirurgie esthétique de Haemi, chrysalide devenue papillon, sa passion du mime et de l'illusion, son artificieuse évanescence, l'arrogance et la désinvolture de classe de Ben,

la révolte et la violence du père de Jongsu, jugé et condamné pour avoir frappé un fonctionnaire. Autant de motifs qui font aussi de *Burning* un brûlot social.

Achevons le propos en établissant une courte cartographie esthétique qui renseignera le lecteur sur les coordonnées du film. Deux écrivains d'abord, Haruki Murakami pour l'ambiguïté du réel, William Faulkner pour la rage existentielle et sociale. Le film est adapté d'une nouvelle de l'écrivain japonais intitulée *Les Granges brûlées* (1983), elle-même inspirée de *Barn Burning* (*L'Incendiaire*, 1939) de son confrère américain. On y ajoutera deux films. *L'Avventura* (1960), de Michelangelo Antonioni, pour la brutale et mystérieuse disparition de la femme et de l'amante non moins que pour le vertige narratif et moral qui s'ensuit. *Ascenseur pour l'échafaud* (1958), de Louis Malle, pour le thème musical de Miles Davis, et pour l'errance crépusculaire qu'il accompagne dans un thriller tombé en panne. Nous voilà ainsi à peu près parés pour le film le plus inspirant de la rentrée. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film coréen de Lee Chang-dong. Avec Yoo Ah-in, Steven Yeun, Jeon Jong-seo (2 h 28).

Vibrant et intense, le film de Lee Chang-dong, l'un des plus beaux du dernier Festival de Cannes, oscille entre thriller romantique et traque métaphysique tandis que les certitudes de son trio amoureux se consomment à petit feu.

Par
JÉRÉMY PIETTE

On peut trouver dès l'orée de *Burning*, sensation du dernier Festival de Cannes et superbe nouveau long métrage du cinéaste sud-coréen Lee Chang-dong, les signes d'une étrangeté à venir, d'une mystique que toute de halos et d'énigmatiques révérences, qui viendront cercler son récit sans jamais laisser percer tout à fait ce qu'il est, ni de quoi il est fait vraiment.

Dans un petit logement douillet, la jeune et excentrique Haemi invite son ami d'enfance Jongsu, tout juste retrouvé au hasard des rues de Séoul après plusieurs années, à se poser là, entre son lit et sa peau nue. Mais l'attention et le désir du jeune garçon se laissent détourner pour se porter sur un curieux rai de lumière au mur, qu'il fixe sans pouvoir complètement détacher son regard. Haemi le lui a expliqué peu avant : c'est le seul instant de la journée où, grâce au miroitement d'une tour

voisine, la réflexion du soleil vient frapper sa chambre. Et avant même que toute intrigue ne s'en mêle, Jongsu fait déjà autant l'amour à cette figure retrouvée, et bientôt aimée, qu'aux mirages qui se dessinent autour d'elle. A peine les retrouvailles consommées, la jeune Haemi s'absente le temps d'une virée lointaine, et à son retour, tranquille, sans débordements d'explications, revient flanquée de Ben, un curieux Gatsby charmeur et ténébreux, auquel elle va s'attacher. Le taciturne Jongsu, précaire sans boulot qui se rêve écrivain, enregistre cette présence du parvenu avec méfiance, traite un peu avec eux, non sans devoir gérer les problèmes judiciaires d'un père violent.

POLAR BÂTARD

«Parfois, on ne voit pas ce qui est trop près», déclame Ben – et peut-être est-ce là ce qui a fait passer le jury du Festival de Cannes à côté de *Burning*, l'un des fleurons de cette édition, oublié du palmarès. A partir d'une nouvelle

de Haruki Murakami, *les Granges brûlées* (1987), autour d'un homme qui se vante de sa pyromanie, *Burning* compose l'inquiettant Ben, enrobé d'un mystère que celui-ci porte comme un gant dès lors qu'il confesse s'adonner au hobby étrange d'incendier des serres en plastique, abondantes dans la région où Jongsu se retire pour écrire.

A partir de cet aveu badin, le film et son protagoniste brûlent d'un feu nouveau de suspensions. Dans la lignée de ces évaporations de figures féminines qui hantent inlassablement le cinéma moderne depuis un demi-siècle, Haemi se volatilise. Mais sa disparition ne laisse à la surface du récit qu'une béance parmi d'autres, souvent anodines, dont la somme participe à l'étourdissement de nos certitudes : un chat dont elle laisse la garde à Jongsu qui demeure invisible, le rappel d'un trauma d'enfance peut-être inventé de toutes pièces, ou une menace proférée peut-être à la légère, qui n'en contamine pas moins

le paysage...

Quelque chose fait vibrer les contours du réel tel qu'il s'offre au personnage, et dans ces énigmatiques nœuds scénaristiques, Lee Chang-dong trouve le foyer d'une énergie toute électrique qui fait osciller son histoire entre genre romantique, fleuve sentimental, puis simili-film noir, sorte de polar bâtard, drame lyrique, enquête... Et le récit n'a de cesse de s'emplier de détails, de signes et de situations présentés comme autant de distractions et d'indices qu'il se trame quelque chose dont l'explication nous pend au nez, en même temps que tout cela participe au déboussolement: désirs, illusions, mensonges, effleurements, traces affleurent comme autant de réfractions, évocations ou possibilités d'un obscur dessein hors champ, à peine suggéré et néanmoins menaçant. Des forces, triviales ou terribles, à l'œuvre quelque part, dans les recoins les plus sous-éclairés du film, qui n'ont besoin que d'être esquissées pour circuler puissamment. Jongsu court sur les routes environnantes, se perd en filatures dans une brume bleue, se donne pour mission de mettre fin à un délit peut-être déliré, quitte à se retrouver hagard, à chasser du vent – avec nous à ses côtés.

SPLEEN POISSEUX

Burning éveille ainsi un drôle de sentiment, nous laissant jamais trop inquiet, jamais vraiment rassuré, mais complètement désarçonné. C'est toute son oscillation sublime, sa fureur sourde aussi, avec ces signes ostentatoires mais piégeux (des marques de richesses ou d'appartenances, des coups, des regards) et ces milliers de suppositions qui suintent de gestes imprévus (un bâillement de trop, un briquet oublié). On ne sait pas, et on ne saura peut-être jamais (à chacun d'y faire selon son propre bouquet d'illusions) ce que Ben a précisément en tête, derrière ses airs amicaux, ses menaces souriantes, cette rage que l'on devine, une rage sans tête chercheuse.

Plus la traque s'étire, plus elle se teinte d'un spleen collant, poisseux – et plus Jongsu cherche Haemi, plus il se condamne à en être amoureux. Les regards s'y noient, désespérément à l'affût d'un objet auquel s'agripper, qui ne laisse deviner la possibilité ambiguë d'un double fond. Mais c'est là tout la puissance trouble de Burning, et de la quête à bout de sens à laquelle il livre son protagoniste, que de se faire dans tous les recoins de ses plans l'écrin à la fois d'un refuge ou d'un guet-apens. ◀

BURNING de LEE CHANG-DONG

avec Yoo Ah-in, Steven Yeun,

Jun Jong-seo... 2 h 28.



L'inquiétant Ben prétend s'adonner au hobby étrange d'incendier des serres en plastique.

PHOTO PINEHOUSE FILM



Jongsu (Yoo Ah-in) et Ben (Steven Yeun). PHOTO PINEHOUSE FILM

« Burning » : les feux de l'amour et du hasard

CINÉMA Le réalisateur coréen Lee Chang-dong transforme avec brio une nouvelle japonaise en film à suspense.

ÉTIENNE SORIN
esorin@lefigaro.fr

La Corée du Sud, pays du Martin-Calme ? Depuis la fin des années 1990, les cinéastes donnent un visage moins apaisé d'une nation passée brutalement du nationalisme et de la dictature à l'ultralibéralisme. Kim Ki-duk (*The Coast Guard*, *Locataires*), Park Chan-wook (*Old Boy*, *Mademoiselle*), Bong Joon-ho (*Memories of Murder*, *Snowpiercer*, *le Transperceneige*) ou encore Hong-Jin Na (*The Murderer*, *The Strangers*) sont les auteurs de cauchemars spectaculaires. Leurs films sont des œuvres baroques, violentes, sanglantes le plus souvent. Lee Chang-dong passerait presque pour un enfant de chœur. Pourtant son cinéma est tout sauf celui d'un doux rêveur. En une poignée de films, six en vingt ans, (*Green Fish*, *Peppermint Candy*, *Oasis*, *Secret Sunshine*, *Poetry*), l'éphémère ministre de la Culture coréen s'est évertué à brouiller les genres et à mettre en scène une rage sourde, froide. Burning, grand oublié du palmarès du dernier Festival de Cannes, confirme le talent et l'inquiétude d'un cinéaste inclassable.

Jongsu, le héros, est un jeune homme en colère contre le monde, la violence sociale, l'injustice

Lee Chang-dong transforme ici une courte nouvelle de Haruki Murakami, «Les Granges brûlées», en un film de deux heures trente, en la croisant avec un autre texte, *L'Incendiaire*, de William Faulkner. Burning fascine par sa façon de préserver le caractère énigmatique de la

prose de l'écrivain japonais tout en prenant des libertés avec celle-ci. Il développe certains aspects du récit, accentue certains traits, et pourtant le mystère reste entier. Ainsi Jongsu, le héros, n'est-il plus un homme marié et trentenaire (double de Murakami?) mais un jeune coursier. Il voudrait être romancier. Il s'occupe de la ferme de son père, en attendant que celui-ci soit jugé au tribunal.

Un jour, il tombe par hasard dans la rue sur Haemi, une ancienne voisine. Ils se revoient. Ils couchent ensemble. Jongsu a à peine le temps de tomber amoureux que Haemi lui annonce qu'elle part en voyage en Afrique. Elle lui demande de nourrir son chat en son absence. Il n'en verra pas la queue chaque fois qu'il poussera la porte de l'appartement de Haemi. Ce qu'on ne voit pas existe-t-il ? Question philosophique au cœur du film et du cinéma de Lee Chang-dong. Chez ce cinéaste paradoxal, la vérité est invisible. Dans *Poetry*, la vieille Mija devait apprendre à regarder le monde pour écrire de la poésie. La vérité n'est pas toujours belle à voir. Mija ouvrait les yeux sur son petit-fils, violeur d'une camarade de collège sous les traits d'un adolescent sans histoires.

Jongsu retrouve Haemi à son retour d'Afrique. Elle lui présente Ben, qu'elle a

rencontré là-bas. Le Ben de Lee Chang-dong ressemble à celui de Murakami : « C'est la réplique de *Gatsby le Magnifique*. Un jeune homme mystérieux, qui a de l'argent, mais on ne sait pas exactement ce qu'il fait. » Ben, golden-boy et allégorie au physique avantageux, a une belle voiture et un passe-temps étrange : il brûle des serres pour le plaisir. Jongsu a tout juste le temps d'être jaloux. Haemi disparaît. Ni Ben ni lui n'ont de ses nouvelles. Burning devient alors un film à suspense, une enquête en forme de puzzle. Il ne faut pas compter sur le cinéaste coréen pour assembler toutes les pièces et fournir une image complète. Le doute et l'indécision ont le dernier mot. Cela n'enlève rien à l'âpreté du portrait, au contraire. Jongsu est un jeune homme en colère contre le monde, la violence sociale, l'injustice. Burning brûle du feu de la révolte. ■



« Burning »

Thriller de Lee Chang-dong
Avec Yoo Ah-in, Steven Yeun,
Jeon Jong-seo

Durée 2h 28

■ L'avis du Figaro: ●●●○

Télérama

BURNING LEE CHANG-DONG



De la fumée de cigarette qui s'échappe en volutes, mais on ne voit pas le fumeur : une portière arrière de fourgonnette, filmée plein cadre, fait écran. C'est le plan inaugural. Déjà un subtil cache-cache. **Burning** fait partie de ces films dont on devine très vite qu'ils vont continuer de s'épanouir une fois la séance finie, qu'ils vont nous poursuivre, mûrir en nous, très longtemps. C'est dire qu'il regorge de mystères, d'angles morts... La trame paraît, pourtant, transparente. L'une des qualités de ce film, revenu bredouille de Cannes, est d'être un thriller, mais qui n'en a point l'apparence.

On croit, d'abord, à la chronique sentimentale d'un amour ordinaire. Jong-su – le fumeur caché, c'est lui –

est un jeune homme réservé, l'air endormi, qui traîne des pieds, louvoie lorsqu'il marche. Il a fini ses études, il est coursier en attendant mieux, il vit seul. Il retrouve par hasard dans la rue une ancienne voisine, qui a grandi dans le même village que lui. C'est elle qui le reconnaît. Elle se souvient d'autant mieux de lui qu'elle en était secrètement amoureuse à l'adolescence. Mais à l'époque, Jong-su lui avait dit qu'il la trouvait « *vraiment trop moche* ». Les choses ont changé, Hae-mi a maintenant énormément de charme, « *grâce au bistouri* », lance-t-elle tout de go. Elle est dynamique, gaie, même si parfois une détresse soudaine l'envahit. Jong-su et elle ne tardent pas à coucher ensemble. La scène est prosaïque et singulière à la fois, le regard de Jong-su étant braqué sur un pan de mur, où passe un rayon de soleil... Spectateur curieux à l'affût de tout, en quête de sens, en attente d'un verdict, voilà ce

Jong-su, Hae-mi et Ben, étrange triangle amoureux. Un film qui aurait mérité la Palme d'or.

Avec Yoo Ah-in, Yun Jong-seo et Steven Yeun.



On aime un peu



Beaucoup



Passionnement



On n'aime pas

qu'est Jong-su. Le monde est, pour lui, une énigme, et on tente de la déchiffrer en même temps que lui. Une énigme avec des indices, qui confirment ou infirment la réalité des choses.

D'un calme elliptique, ondoyant, **Burning** tend vers le pur suspense, mais il chemine sans jamais dramatiser l'action. Il captive alors qu'il ne s'y passe rien d'essentiel – de visible, du moins. Un grand vide, tout à la fois beau et inquiétant, entoure les personnages, êtres eux-mêmes fuyants. Comme Hae-mi, par exemple, qui s'endort à tout moment et qui, à peine apparue, se volatilise. La première fois, c'est pour un voyage en Afrique. Lorsqu'elle en revient, elle n'est plus seule. Elle présente à Jong-su celui qu'elle a rencontré là-bas. Un beau jeune homme, riche, plein d'assurance et de prévenance, de morgue, aussi. Plus que jamais attentiste, passif, Jong-su se voit dès lors contraint d'ac-

cepter un étrange et cuisant triangle amoureux. Malgré la liaison probable de la jolie brune avec le nanti, les trois se voient ensemble, font la fête. Avant que Hae-mi ne s'évapore de nouveau...

Avec un art incroyable du glissement, une autre narration prend alors le dessus: le cinéaste nous entraîne dans une suite de filatures, dans le vertige d'un jeu de miroirs qui repose sur le lien entre les deux hommes, que tout ou presque oppose. Qu'y a-t-il entre eux? Un rapport de classe, de dominant à dominé? Une rivalité? De la jalousie? De l'attirance? Qui sait si le Gatsby bâillant d'ennui, au profil de manipulateur pervers, qui confesse aimer mettre le feu aux serres abandonnées, n'envie pas le désargenté? La fausse indolence du film dissimule sa tension. Toute de frustration, de rage enfouie. *Burning* accumule ainsi, mine de rien, des motifs invisibles, sentimentaux et sociétaux. Tout se déroule comme si le cinéaste ne cessait de différer le feu, l'explosion de violence. Qui finit par jaillir dans la dernière séquence.

Plusieurs fois, il est dit que Jong-su est écrivain, ou du moins qu'il tente d'achever un roman. Rien n'interdit, donc, de penser que ce puzzle aux pièces savamment manquantes est le fruit de son imagination – la rêverie, le fantasme, les trompe-l'œil s'insinuant partout. Une séquence, mêlant grâce et sensualité, l'illustre: celle où Hae-mi laisse transparaître son talent de mime. Elle épluche une mandarine invisible, en extrait des quartiers, les porte à sa bouche. On goûte alors la pulpe, on sent le jus qui gicle et perle sur ses lèvres, ses doigts. L'illusion est parfaite. – *Jacques Morice*

LIRE aussi p. 26.



Ce bijou de Lee Chang-dong s'attarde sur les émois de la jeunesse coréenne.

Une pépite incandescente

L'n Corée du Sud, Jongsu, un coursier solitaire qui rêve de devenir écrivain, tombe amoureux de Haemi, une ancienne voisine rencontrée par hasard... Les deux jeunes gens se rapprochent jusqu'à ce que la jeune femme revienne un jour de voyage avec Ben, un homme riche et mystérieux. Entre les trois, une relation quasiment muette, étrange mélange d'amour et de méfiance, s'installe. Tandis que le taciturne Jongsu se languit d'amour pour Haemi, Ben lui révèle sa curieuse manie : incendier des serres en pleine campagne...

CETTE ADAPTATION SPLENDIDE DE MURAKAMI A ÉBLOUI LE PUBLIC CANNOIS

Récompensé à Cannes du prix Fipresci de la critique internationale, « *Burning* » constitue une adaptation très libre du roman « *les Granges brûlées* » du Japonais Haruki Murakami. Le réalisateur Lee Chang-dong, immense cinéaste coréen, en profite pour y développer toutes ses marottes : des plans hyper léchés, une bande-son jazzy somptueuse, de longues séquences sans dialogues qui laissent s'exprimer les images. Si on y ajoute une intrigue mystérieuse, un trio incandescent de comédiens aussi beaux qu'épatants et une réflexion sur la colère de la jeunesse moderne, on obtient la vraie pépite de cette rentrée cinéma, avec des images fascinantes de crépuscules et d'incendies qui hantent le spectateur longtemps après la projection...

RENAUD BARONIAN

« Burning », drame coréen de Lee Chang-dong, avec Yoo Ah-in (à gauche), Steven Yeun (à droite), Jeon Jong-seo (au centre)... 2 h 28.

UN EMBRASEMENT

Burning de Lee Chang-dong

Studio



Ah-in Yoo

On ne refera pas l'histoire, mais l'absence de Burning au palmarès cannois reste une aberration. La critique internationale lui a heureusement remis le Prix Fipresci - à l'unanimité, a-t-il été précisé - pour mieux faire la nique au jury de Cate Blanchett. La beauté formelle, physique et émotionnelle du dernier film du Sud-Coréen Lee Chang-dong (*Poetry, Secret Sunshine...*) était pourtant évidente, tant elle possède une force insidieuse et mystérieuse qui, en même temps qu'elle enveloppe les personnages pour finalement les terrasser, saisit un spectateur foudroyé. Comment expliquer, par exemple, l'effet produit par les accords de la trompette de Miles Davis, composés jadis pour la bande-son d'*Ascenseur pour l'échafaud*, posés ici à une heure vespérale et éthylique devant une nature silencieuse, sinon par la grâce de la mise en scène? Les trois jeunes héros - une femme, deux hommes - suspendent à ce

moment-là leur vol dans ces volutes mélancoliques jazzy, destinées en leur temps à une Jeanne Moreau désespérée. Après ça, on le sait, plus rien ne sera jamais pareil pour eux comme pour nous. Cet incandescent Burning est l'adaptation d'une nouvelle d'Haruki Murakami, elle-même inspirée par un texte de William Faulkner. Jongsu, qui aspire à devenir écrivain mais effectue des livraisons pour joindre les deux bouts, croise par hasard Haemi, une amie d'enfance dont il tombe éperdument amoureux. Haemi part bientôt en voyage. Elle y fait la connaissance de Ben, un séduisant fils à papa. À son retour, Haemi ne quitte plus les deux garçons, devenant la Catherine (Jeanne Moreau encore!) du *Jules et Jim* de Truffaut. Dans ce jeu amoureux de plus en plus tendu, où les rivalités de classes focalisent bientôt toutes les attentions et les intentions, Jongsu se retrouve

face à ses frustrations. Ce monde chaotique est-il d'ailleurs bien réel ou la représentation d'une colère sourde? Une colère qui déclenchera peut-être l'inspiration d'un apprenti écrivain peu décidé à se lancer à corps perdu dans les affres de la création. Le pouvoir fantastique du cinéma face au combat entre le rationnel et l'irrationnel permet surtout de ne pas trancher ces questions qui affleurent sans pour autant subordonner l'ensemble. Lee Chang-dong embrase - au sens propre comme au figuré - son film, mais ne prend jamais la posture du demiurge face aux événements. Le cinéaste, ancien écrivain lui-même, sait que l'inspiration est une chose trop indicible et complexe pour l'enfermer dans un halo de certitudes. ♦

THOMAS BAUREZ

De Lee Chang-dong. Avec Ah-in Yoo, Steven Yeun, Jong-seo Jeon... 2h28. **Sortie le 29 août.**

BURNING

De Lee Chang-dong. Avec Steven Yeun, Yoo Ah-in, Jeon Jong-seo. Corée du Sud. 2h28

SORTIE LE 29 AOÛT



MÊME S'IL EN EST REPARTI BREDOUILLE, BURNING ÉTAIT BIEN L'UN DES TOUT MEILLEURS FILMS DE CANNES 2018. À NE RATER SOUS AUCUN PRÉTEXTE.

Q

uelque temps après que Jong-su a rencontré Haemi, celle-ci lui présente Ben. Entre les deux hommes, une bien étrange danse commence... Selon Lee

Chang-dong, la nouvelle "Les Granges brûlées" de Haruki Murakami, qu'adapte BURNING, déroule une histoire où "il ne se passe rien". De ce vide, que Lee embrasse pour son film, naît pourtant une foule d'idées et d'émotions. Une ambiance

lourde, instantanément captivante. La puissance intrinsèque de BURNING repose en grande partie sur ce sentiment que, dans le trio que forment Haemi, Jong-su et Ben, quelque chose cloche. Impossible de savoir quoi, pourtant un malaise rongé chacune de leurs interactions, sans pour autant que Lee ne s'appesantisse sur le moindre signe extérieur de cette friction. Se méfier de l'eau qui dort, car BURNING cache un torrent de hargne, de colère frustrée – à l'image de Jong-su, interprété avec une puissance intériorisée par Yoo Ah-in face à un Steven Yeun formidable en arrogant aisé, souriant jusqu'à l'inconfort, ennuyé par le monde, se repaissant du complexe d'infériorité de ses interlocuteurs. Que l'on parle de hausse du chômage, des politiques d'immigration de Trump ou que Jong-su juge qu'il y a "trop de Gatsby en Corée", BURNING vit de confrontations qui n'exploient jamais, tout en offrant un portrait saisissant de la situation sociale coréenne, cocotte minute nourries aux conflits de classe et aux rapports hiérarchiques. Pourtant, bien que vital, cet arrière-plan ne s'impose jamais comme une fin en soi : le pouvoir

d'attraction de BURNING, thriller psychologique intimiste, se révèle aussi au premier degré. De longs plans fixes en plans-séquences virtuoses, Lee Chang-dong tient BURNING dans la paume de sa main, et son spectateur avec. Il dilate le temps pour installer son ambiance ; use d'ellipses percutantes pour faire progresser son récit ; magnifie son Scope avec une lumière naturaliste, à peine stylisée, somptueuse. La précision de son écriture réside dans les pointillés, dans le mystère qu'il injecte. Un mystère omniprésent qui ne frustre ou ne floue jamais le spectateur, mais le nourrit et l'inclut. Mise en scène, écriture, dialogues, interprétation, musique : tout, dans BURNING, relève du minimalisme. Le génie de Lee Chang-dong est de parvenir à tirer autant de si peu, à étirer son film sans le distendre, à faire d'une histoire où "il ne se passe rien" un récit universel imprévisible. Une maîtrise de chaque instant qui a l'élégance de ne pas s'annoncer ni de s'autocélébrer mais, au contraire, de servir avant tout l'efficacité du récit et de personnages troubles à la complexité ensorcelante. ●

A.A.

Les brûlants mystères de Lee Chang-dong

Les Echos
LE QUOTIDIEN DE L'ÉCONOMIE

Thierry Gandillot
@thgandillot

Après huit ans de réflexion, le réalisateur coréen revient avec une œuvre inspirée d'une nouvelle de Haruki Murakami, « Les Granges brûlées ». Prix du scénario à Cannes en 2010 pour « Poetry », Lee Chang-dong n'a pas reçu cette année la moindre distinction. Au regard de certains choix émis par le jury présidé par Cate Blanchett, on peut le regretter.

Dans la rue, Jongsu, un jeune coursier qui rêve d'être écrivain, tombe par hasard sur Haemi, une amie d'enfance qu'il avait perdue de vue. Elle lui rappelle à cette occasion que la seule phrase qu'il lui avait dite pendant leurs années de lycée, c'est qu'elle était « moche ». Plus tard, Haemi se souviendra qu'elle était tombée dans un puits, près de chez eux, à la campagne, dans une région proche de la frontière avec la Corée du Nord. Alors qu'elle croyait mourir, Jongsu l'avait tirée de ce mauvais pas.

La jeune femme l'entraîne chez lui et ils font l'amour – une fois, une seule. Elle part juste après pour l'Afrique dans le désert du Kalahari à la recherche de la « danse de la Grande Faim ». Danser des nuits entières est la façon que les bushmen avaient de trouver le sens de la vie. Haemi demande à Jongsu de nourrir son chat, le temps de son absence. Mais l'animal ne se montre

FILM CORÉEN

Burning

de Lee Chang-dong

avec Ah-in Yoo,

Steven Yeun, Jong-seo Jun.

2 h 28

jamais, à se demander s'il existe vraiment. Ce n'est que l'un des mystères posés par l'imprévisible jeune fille. Haemi revient en compagnie de Ben, un jeune homme aussi riche et

beau que Jongsu est banal et pauvre. Ben roule en Porsche et vit dans un superbe appartement des beaux quartiers. Une étrange relation faite de domination, d'initiation et, peut-être, de manipulation s'installe entre les trois jeunes gens jusqu'à la brusque disparition de Haemi. Que s'est-il passé ? Où se cache-t-elle ? A-t-elle été assassinée ? Fou de douleur, Jongsu se met à espionner Ben dans l'espoir de retrouver la jeune fille. Ben, de son côté, lui révèle la façon très spéciale et dangereuse qu'il a de se distraire et d'échapper à la banalité de l'existence.

Grande part à l'imagination

Tout n'est-il qu'affaire d'illusions ? Cette histoire mystérieuse laisse une grande part à l'imagination : le chat de Haemi existe-t-il vraiment ? L'histoire du puits est-elle vraie ? Comme cette mandarine invisible que Haemi, qui suit des cours de mime, fait mine de peler et de manger ? Toutes les questions posées par le mystère Haemi ne seront pas résolues, ce qui pourra laisser le spectateur désarmé, voire déçu. Mais on peut aussi se laisser séduire et envelopper par ce brouillard même. ■



Burning de Lee Chang-dong

Un triangle amoureux ambigu vire au film d'enquête paranoïaque doublé d'une réflexion sur l'écriture. Aussi maîtrisé que profondément mystérieux.

QUE DOIT-ON DÉTRUIRE POUR CRÉER ? Cette question de la combustion créatrice, problématique romantique s'il en est, Lee Chang-dong se l'était déjà posée dans son film précédent, *Poetry* (2010). En apparence plus tendre que *Burning*, celui-ci témoignait du désir d'écriture poétique d'une grand-mère confrontée au suicide d'une amie de son petit-fils ainsi qu'aux prémices de la maladie d'Alzheimer. Entre les naïves beautés du quotidien, la perte de la mémoire et le viol sordide d'une collègienne, *Poetry* confrontait la mentalité fleur bleue de son héroïne à la cruauté du monde extérieur et du vieillissement interne, pour accoucher d'un poème (et d'un film) à la fois touchant et grave.

Huit ans après *Poetry*, Lee Chang-dong, auteur rare et prisé, sort avec *Burning* son sixième film en vingt-et-un ans de carrière, et son troisième d'affilée sélectionné en compétition officielle au Festival de Cannes. Cette adaptation des "*Granges Brûlées*", une nouvelle de Murakami datant de 1983, repose sur le même schéma que *Poetry*. Jongsoo, un jeune homme naïf et introverti, y confronte son désir d'écriture (de roman, cette fois) à un monde antinomique incarné par deux corps. D'un côté il y a Haemi, sorte de nymphe sublime, extravertie et lunatique, et de l'autre Ben, personnage pervers, arrogant, séducteur et narcissique. Jongsoo a rencontré la première dans la rue avant de l'aimer

brièvement et de surtout garder son appartement. Elle le mène au second, avec qui elle s'est liée au cours d'un voyage.

Ils forment ainsi un troupeau où chacun tient son rôle : Ben est le prédateur qui attend son heure, Haemi la proie qui ne se doute de rien, et Jongsoo celui qui observe, fasciné par l'une et jaloux de l'autre. Ce jeu de rôle clairement énoncé se double d'un jeu de classe puisque Jongsoo est fils de paysan, Haemi est issue des classes populaires tandis que Ben vit au contraire dans le luxe du quartier de Gangnam (dont le style a été si finement chanté par Psy), roule en Porsche et occupe son temps libre en brûlant des serres abandonnées.

Cette situation tout en tension, le film l'étire, la suspend et la décline autant que possible. Car si *Burning* partage avec *Poetry* un attrait pour la trivialité de la vie, l'apprentissage de l'écriture et la confrontation entre le charme de l'innocence et une certaine idée du mal, sa véritable tragédie ne se situe pas au début du film mais bien plus tard. Si la grand-mère de *Poetry* lançait son imaginaire à la poursuite des sinistres motivations d'une petite fille qui s'est donné la mort, Jongsoo traque quant à lui une tragédie à venir. Il tente d'accorder le réel à son intime conviction, celle qui lui dit que Ben est une sorte de Barbe-Bleue contemporain qui menace donc la vie d'Haemi.

La réalisation se décline alors en potentialités macabres et en inquiétants indices. Film d'attente au scénario impeccablement ciselé, *Burning* est aussi un grand film de forme et de chair. Il multiplie les points d'incandescence à l'intérieur du cadre, prophétie annonçant l'embrasement final, autant qu'il fixe l'érotisme qui se dégage de son actrice principale. Son hitchcockienne disparition apparaît comme la blessure que Jongsoo attendait pour oser faire de sa vie une fiction, ou l'inverse.

Bruno Deruisseau

Burning de Lee Chang-dong, avec Yoo Ah-In, Steven Yeun, Jeon Jong-seo (Cor. du Sud, 2018, 2h28)
Lire aussi p. 16

BURNING BRÛLE !

Injustement oublié au palmarès du dernier Festival de Cannes, *Burning* est un très beau film à combustion lente, qui s'achève sur un incendie rageur pour mieux embraser nos rétines. En clair, il est de ceux, déroutants, qui crépitent de l'intérieur, flirtant aussi bien avec le thriller qu'avec la fable poétique. Explications brûlantes, forcément...

Coup de foudre

Première bonne nouvelle, *Burning* est l'adaptation d'une nouvelle du grand écrivain japonais Haruki Murakami. Soit l'histoire d'un jeune coursier qui retrouve par hasard une fille qui habitait son quartier. Il tombe immédiatement amoureux d'elle, mais celle-ci part en Afrique et lui demande de s'occuper de son chat. À son retour, nouvelle déception : elle lui présente l'un de ses amis, un dandy bellâtre et potentiel rival qui se livre à un bien étrange passe-temps...

Scénario chaud bouillant

Deuxième bonne nouvelle : ce scénario cosigné par *Lee Chang-dong*, cinéaste prestigieux et écrivain renommé, a su rester fidèle à l'univers magique, si singulier, de Murakami. Entretenant romantisme et



À eux trois, les héros de *Burning* incarnent tous les malaises contemporains : solitude, frustration, impuissance...

surréalisme, *Burning* prend lui aussi son temps pour dérouler son récit (ne vous laissez pas décourager !), agitant nombre de thèmes existentiels post-modernes, telles la solitude, la frustration (sociale), l'impuissance (sexuelle), mais aussi la colère. C'est elle, justement, qui finit par mettre le feu... à nos rétines.

Mise en scène flamboyante

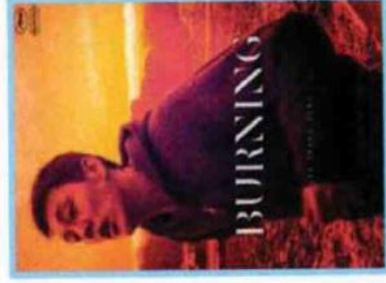
Au départ, c'est surtout l'atmosphère étrange du film,

comme dilatée, qui retient l'attention. Puis la beauté lyrique de ses images. Bientôt, pourtant, un malaise bizarre, teinté de perversité, s'installe entre les trois héros.

Burning bascule alors dans un thriller tendu, mental, oppressant. Jusqu'au final, sous forme d'exutoire. C'est dire si la mise en scène de *Lee Chang-dong* est flamboyante. Donc combien *Burning* brûle, in fine. ●

ARIANE ALLARD

Burning, de *Lee Chang-dong*.
Sortie le 29 août.



DOÉSIE | ★★★★★

BURNING

Huit ans après *Poetry*, Lee Chang-dong revient avec un film intense et stimulant qui tient de la fable existentielle, de la quête initiatique et de la réflexion sur l'art, le tout avec des accents de thriller criminel.



donner l'apparence de la réalité. Jongsu, au contraire, a l'imagination anxieuse et pessimiste d'un paranoïaque cherchant des signes pour leur donner du sens. Son malaise est nourri par sa conscience de classe et son ressentiment vis-à-vis du riche Ben qui voit la vie comme un jeu.

DÉSIR IRRATIONNEL. Le titre a plusieurs significations. Il y a la brûlure du désir irrationnel qu'éprouve Jongsu pour Haemi et qui lui fait perdre la tête. Il est aussi lentement consumé par une forme de rage visant Ben, qu'il soupçonne d'avoir fait disparaître Haemi après la lui avoir subtilisée. Quant à l'incendie des serres (qui n'est représenté que dans l'imagination de Jongsu), il fait référence aux nouvelles de Murakami et de Faulkner dont Chang-dong s'est inspiré, et dont il donne une interprétation très personnelle. Surtout, il y a le résultat de ce feu qui couvait depuis trop longtemps et ne demandait qu'à être libéré à l'occasion d'un acte fort et inattendu, comme tout ce qui arrive dans ce film extrêmement dense dont on n'a pas fini de faire le tour. ♦ 60

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ *L'Argent* (1983), *Poussières dans le vent* (1986), *Poetry* (2010)

Buh-Ning • Pays Corée du Sud • De Lee Chang-dong • Avec Yoo Ah-in, Steven Yeun, Jeon Jong-seo... • Durée 2h28 • Sortie 29 août

En sa qualité d'aspirant écrivain, Jongsu est en quête de vérité. Hélas pour lui, le doute et l'incertitude nourrissent chaque plan du film depuis le début, où il retrouve par hasard Haemi, une amie d'enfance. Après s'être laissé séduire, il accepte de garder son chat (dont on ne voit jamais le bout de la queue) pendant qu'elle voyage en Afrique. Ce qui avait commencé comme une comédie romantique prend l'allure d'un ménage à trois mâtiné de drame social avec l'arrivée d'un nouveau *boyfriend* : Ben, un citadin suave et d'une

richesse révoltante. Face à lui, Jongsu n'a aucune chance avec son salaire de coursier et son hérité chargée (son père, ouvrier agricole, est en prison pour violence). Lorsque Haemi disparaît, le film prend le chemin du thriller. Lee Chang-dong contrôle parfaitement chaque aspect de ce qu'il cherche à exprimer sur la perception de la réalité, forcément incomplète, chacun cherchant à comprendre avec ses propres moyens. Haemi a une façon ingénue et créative d'utiliser son imagination pour être heureuse. Il lui suffit de croire fort en quelque chose pour lui

Buh-ning Burning

POSITIF

C.O. Sud-coréen, de Lee Chang-dong

« Cela n'existe pas et n'a jamais existé ». Cette rengaine de l'excellent film russe de Kirill Serebrennikov, *Leto*, aurait pu servir d'exergue à l'autre grand favori absent du palmarès cannois, Burning de Lee Chang-dong, heureusement récompensé par le prix de la Fédération internationale de la presse cinématographique (Fipresci), dont le jury 2018 était présidé par Michel Ciment. En 2007, *Secret Sunshine* avait valu à son actrice principale Jeon Do-yeon le prix d'interprétation féminine du festival de Cannes, tandis que le dernier film en date de Lee, *Poetry*, y avait remporté le prix du scénario en 2010. Puis l'ancien ministre de la Culture de Corée du Sud s'était éclipsé. Il avait disparu des écrans, comme son héroïne. Il y revient avec cette adaptation des *Granges brûlées*, une nouvelle du Japonais Haruki Murakami, que Lee a amalgamé, pour traiter de la figure du père et de la colère, avec la nouvelle Barn Burning (*L'Incendiaire*) de William Faulkner. Jongsu, jeune coursier qui se rêve romancier, tombe par hasard sur Haemi, passionnée par la pantomime, qu'il fréquentait des années plus tôt. Une histoire d'amour s'esquisse, mais la jeune femme décide de partir pour l'Afrique. Elle lui demande un service : nourrir son chat en son absence. L'animal existe-t-il s'il ne se montre pas ? À son retour, un mystérieux *golden-boy* est apparu dans sa vie, Ben, qui confie à Jongsu avoir tous les deux mois un passe-temps singulier : il brûle des serres... En remplaçant les granges de Murakami et Faulkner par des serres en plastique, Lee affirme son désir de filmer un contenant pur, un réservoir de vide ou de fictions, qui prolonge la virtualité du chat, du roman, du mime, voire du voyage en Afrique. Film à suspense, Burning fascine et envoûte, en questionnant la réalité du monde et du récit, à la manière d'*Une femme disparaît*, de *Vertigo* ou de *Blowup*. Comme Jongsu, le spectateur est à l'affût du moindre signe qui puisse confirmer ou infirmer ses hypothèses. Mais lui seul a accès à sa splendeur visuelle, qui le rendait parfaitement digne d'une Palme d'or.

Stéphane Goudet

Fables et flammes

Sur un canevas de triangle amoureux adapté de Murakami, le très attendu *Burning* du Sud-Coréen **Lee Chang-dong** est un véritable choc de cinéma. Notre Palme idéale. PAR JEAN-CHRISTOPHE FERRARI

BURNING

de Lee Chang-dong, avec Yoo Ah-In, Steven Yeun, Jeon Jong-seo... Diaphana, sortie le 29 août. Sélection officielle, en compétition



Que raconter quand on ne comprend rien à ce qui nous arrive ? Quelle histoire inventer quand le monde apparaît comme un insondable mystère ? Autant de questions qui empêchent la vocation de Jongsu, jeune campagnard miséreux qui voudrait devenir écrivain. « Je ne suis pas fixé » répond-il du reste à Ben – un arrogant nouveau riche qui habite les quartiers chics de Séoul et qui lui pique sa copine, Haemi – quand ce dernier lui demande à quel genre de roman il travaille.

D'ailleurs, il a constamment l'air éberlué, Jongsu. Il a certes lu Faulkner et Fitzgerald avec application, mais il paraît sans cesse dérouter par l'idiotie du réel. A savoir par le fait que ce qui arrive s'avère, la plupart du temps, stupide et sans raison. Insignifiance que personnifient à merveille ces objets qui, on ne sait pourquoi, s'extrait soudain du flux anodin du quotidien pour venir inquiéter notre rapport au monde. Exemple : cette montre en plastique rose que Jongsu n'aurait même pas remarquée s'il ne l'avait pas gagné à une tombola débile mais qui, maintenant qu'elle passe de poignet en poignet et circule de lieu en lieu, semble dessiner un déroutant faisceau de signes. Mais de signes de quoi ? Autre phénomène idiot : ce rayon de lumière qui zèbre la chambre exiguë dans laquelle Haemi se donne à lui. Non pas pour sublimer le moment mais, bien plutôt, pour lui conférer une absurde et presque déplaisante épaisseur de réalité.

C'est bien parce que Jongsu ne parvient pas à inventer ses propres fictions qu'il se montre curieux de celles que les autres lui proposent. Et qu'il les interroge passionnément. Ben fabule-t-il quand il affirme brûler des serres en plastique gratuitement, juste pour se détendre ? Et puis comment comprendre qu'Haemi demande à Jongsu de nourrir son chat quand elle voyage ? Alors même qu'elle n'a pas de chat ! Elle l'avait pourtant prévenu de ses bizarreries. Dans un rade du centre-ville où ils enquillaient les bières, la jeune fille avait entrepris d'éplucher et de déguster une orange imaginaire. Puis elle avait expliqué à

son compagnon de bar que l'important n'est pas de croire qu'elle existe (l'orange valant ici pour tous les possibles) mais d'« oublier qu'elle n'existe pas ». N'est-ce pas la définition même de ce que la fiction exige de nous ?

Pendant ce temps, Jongsu, lui, continue d'attendre que le mystère du monde se dissipe. Et que les fictions des autres se vérifient. Ou pas. Et que des histoires naissent sous sa plume. Ou pas. Voilà alors le film qui étire un suspens stupéfiant. Voilà que chaque plan paraît évasé, comme aimanté par une force centrifuge, comme traçant des lignes de fuite qui ne mèneraient nulle part. Voilà que le film a des airs de thriller alors même que l'intrigue policière (Où Heami a-t-elle disparu ? A-t-elle même disparu ?) est à peine ébauchée. Voilà que nous sommes happés par l'intensité hallucinée avec laquelle Jongsu, dans sa quête éperdue de sens, attend des réponses.

Mais à trop attendre, on se consume, on s'embrase, on implose, on brûle. Nous sommes encore hantés par l'incroyable dernière séquence du film qu'on ne peut s'empêcher de lire comme une métaphore : par-delà le corps nu et grelottant de Jongsu se réchauffant au brasier d'une voiture qui crame dans un paysage désolé, on croit voir l'âme de l'humanité se rétracter, effrayée devant l'insignifiance et l'incertitude du réel. Une chose est certaine, cependant : avec *Burning*, Lee Chang-dong ouvre un territoire de cinéma jamais arpenté avant lui. Sidérant.

